

# SUI GENERIS

2009

A decorative border consisting of three parallel lines in yellow, red, and blue, running vertically along the right edge and horizontally along the bottom edge of the page.

Bard College  
Annandale-on-Hudson, New York

SUI GENERIS  
SUI GENERIS  
SUI GENERIS

*Spring 2009*

Bard College  
Annandale-on-Hudson, New York

**Editor**

Nicholas Hippensteel

**Assistant Editors**

Bridget Behrmann  
Sean Christensen

**Editorial Board**

Anna Ferrari  
Gergely Lodinsky  
Hoyt Long  
Anya Raskin  
Carlos Rodríguez-Pérez  
Benjamin Stevens  
Lianyue Zhang

**Layout & Cover**

Nicholas Hippensteel  
Bob Lumsden

**Faculty Adviser**

Eric Trudel

*Sui Generis* is an annual multilingual magazine of poetry, short fiction, non-fiction, and translations. Submissions are accepted from the entire Bard community.

Special thanks to the Division of Languages & Literature.

Dedicated to Jennifer J. Day, in memoriam

of its own kind

# CONTENTS

## CHINESE

- 《七律·长征》(一九三五年十月) 8 *by Mao Zedong*  
*translated by Lalita Wint*

## FRENCH

- Chanson de la fleur coupée &  
Dégustation de table 10 *by Peter Sourian*
- The Clock / L'Horloge 11 *by Sean Christensen*
- Extrait de *La Symphonie du loup* 14 *by Marius Daniel Popescu*  
*translated by Matthew Harry Evans*

## GERMAN

- Olympia-Besuch 1936 20 *by Karl Valentin*  
*translated by Gergely Lodinsky*
- Brief an eine Zigarettenfabrik 22 *by Karl Valentin*  
*translated by Kaja Engle*
- Prometheus 24 *by Bertold Brecht*  
*translated by Willis Crichton*
- Wünschelrute 26 *by Joseph Freiherr von Eichendorff*  
*translated by Jinx Slocombe*
- Der Tropfen fällt 27 *by Matthias Göritz*  
*translated by Thomas Murphey*
- Der Katalog der Vögel  
Olivier Messiaen 28 *by Matthias Göritz*  
*translated by Thomas Murphey*
- Die Fähre 32 *by Wulf Kirsten*  
*translated by Peter Filkins*

Selection from the *Iliad*

C'erano notti

*Assorted poems by Ogata Kamenosuke*

窓の人

雨日

かなしめる五月

昼

座って見てゐる

風が吹いてゐない

昼

十二月

十一月の電話

十二月の昼

Svajonė ant sūpynių

De menina a mulher

## GREEK

34 *translated by Christian Lehmann*

## ITALIAN

36 *by Esther Ofarim*  
*translated from the Hebrew by Adam Cohen*

## JAPANESE

38 *translated by Jennifer van der Grinten*

38 *translated by Georgia Muenster*

39 *translated by Sonoka Jennifer Ito*

39 *translated by Sonoka Jennifer Ito*

40 *translated by Kyoko Mizoguchi*

41 *translated by Kyoko Mizoguchi*

42 *translated by Eric Fischbach*

42 *translated by Kelly Mears*

43 *translated by Yuli Bethe*

43 *translated by Bethany Broxton*

## LITHUANIAN

44 *by Regina Vaicekonyte*  
*translated by the author*

## PORTUGUESE

48 *by Sonsoles Lopez*



《七律·长征》(一九三五年十月)

by Mao Zedong

红军不怕远征难，  
万水千山只等闲。  
五岭逶迤腾细浪，  
乌蒙磅礴走泥丸。  
金沙水拍云崖暖，  
大渡桥横铁索寒。  
更喜岷山千里雪，  
三军过后尽开颜。

The Long March (October 1935)

translated by Lalita Wint

The Red Army does not fear the toils of their campaign,  
the long and arduous journey is merely routine.  
Five peaks recede into a delicate swirl,  
the vast Wumeng resemble mounds of soil.  
Jinsha's waters spray against the precipice,  
a cold iron chain spans the Dadu bridge.  
Minshan mountain's boundless snow, exultantly traversed,  
the three armies continue, faces flushed.

### Chanson de la fleur coupée

by Peter Sourian

Au nom de la beauté, vous m'avez sauvagée,  
Mourante maintenant, décorant votre table.  
La Suède frigide m'aurait appréciée,  
Mais pour vous je ne suis guère plus qu'achetable.

Vous vous flattez ici, où il y a chaleur,  
Mais en m'arrosant tu prolonges l'agonie.  
Si je n'étais pas belle, il y aurait lueur.  
Vous me sacrifiez. C'est une anomalie.

Toute la nature dépasse votre tête.

### Dégustation de table

by Peter Sourian

Pour Alain de Lataillade

Un veuf aux grandes dents rêvait de s'acheter  
Une verte table petite et métallique,  
Pour prendre sous l'arbre son petit déjeuner.  
Cela lui semblait idyllique.

Il s'est payé la table, et la chaise pliante.  
Mais bientôt trouvant que cette tranquillité  
N'était pas à son goût, d'ailleurs même énervante,  
Il mangea la table.

### The Clock / L'Horloge

by Sean Christensen

Une onde sonore passe à travers les pièces de la maison :  
« Le vent douceur du Midi  
Printanier l'automne m'endort  
Sous les pétales des arbres de vie. »  
Toutes seules les roses charnues  
S'enfoncent dans mon œil, l'océan  
En jaillit, fleuve de jade et de jasmin  
A la couleur du sang caillé,  
Œuf fêlé, assiette du déjeuner,  
C'est servi, Montezuma,  
Pourquoi la pierre au front,  
Pourquoi l'anneau de bois ?  
Les boucliers de pierre et de forêt  
Ne firent qu'exacerber la plaie des  
Hommes, les pierres féodales et taillées  
Par le silex du matin, la main autour du  
Sexe, les pierres qui tour à tour s'entassent,  
Se placent en carré, forment des inflexions,  
Des courbes de graphites. Le crayon dans la main,  
C'est un dessin barbare, la pyramide de Phallus, le doigt  
Coupé par l'Histoire. C'était un homme à cheval dans le désert,  
Avec dans le creux de la main – main aux doigts et paumes ridées, d'une couleur  
Brune et noire, rugueuses les mains, puissantes et énormes, les mains d'un homme qui  
avait tué, un homme qui avait serré entre ses doigts la figure, la mâchoire d'une  
femme qu'il avait baisé, s'agrippant à elle tel un Indien à la crinière d'un cheval au sang  
pur, à la peau, aux rondeurs douces, violant avec agressivité le cloître entre ses cuisses,  
empoignant les bourrelets, pénétrant l'hymen impalpable – un galet momifié qui avait  
subit quarante ans d'ombre, après qu'un garçon de ferme l'ait enterré sous le poteau  
où il attachait son dernier cheval, où il le laissait mourir de faim et de soif, en le  
regardant, assis devant pendant dix jours, pour pouvoir ensuite, la mort ayant emporté  
l'âme hippique, plonger ses mains dans la chair à l'odeur de charogne pestilentielle, le  
sang caillé ayant formé une nappe autour de la carcasse répugnante et fétide, puant la  
merde. Le garçon mâchait avec une impassibilité effrayante les muscles encore  
palpitants de sa jument, déchirant les mamelles pleines de lait âcre, aigre et imbuvable,  
le sang mêlé au miel de la mère, l'étalon maintenant en morceaux sur la terre mouillée,



la terre rouge. Encore attaché au pôteau sous lequel était enterré le galet, galet qui reposait maintenant dans la paume de l'Homme à Cheval dans le Désert, était la tête du canasson, que le garçon avait tranchée d'un coup de machette. Le coup avait laissé jaillir hors du cou de l'étalon au poil dru et brun des monceaux de cervelle blanche, pendant encore aux vertèbres brisées par le coup au cou, la mémoire dégoulinante (En lisant, la pupille se dilatait, une opacité de fumée couleur lait envahissait le vide, le néant, là où se perdent même les ombres du crépuscule. En lisant, ses jambes tremblaient, les os retentissant d'un timbre macabre. Les ongles de sa main s'enfonçaient dans les joues du marcassin, le beuglement de la mère empalée au sol par le pieu du chasseur retentissant à travers l'écorce humaine, la forêt des sens. Le sang épais se faufilaient par filets fins entre les doigts, tombant dans les flots de l'océan béant, la mâchoire souffrant encore des spasmes réguliers, lentement ralentissant, en unisson avec les battements de la poitrine, le son, de la mort, le cliquetis, d'un scarabée, ses pattes, écrasées, ses ailes, déchirées, les os du lièvre se cassant un à un, les maxillaires du loup se refermant, cette inévitabilité de l'univers sodomisé, le museau sanglant, les fosses nasales humant l'arôme de la mort, la passion de l'envie adultère, les fluxions rythmiques des yeux qui doucement se remplissent de ce liquide blanchâtre – l'enfant ouvre la bouche et cria, ses joues tremblants sous l'effort inhumain, ses cordes vocales déformées par la lèpre soudaine, ses lèvres fendues, déchirées en un sourire démesuré, la nécrose du hurlement, les parois vocales se rompant, le sang s'engorgeant dans la bouche béante de l'être fragile, noyant les poumons)... Les larmes de la mémoire s'enfuyaient par le ruisseau de l'âme, ce fleuve inusable, ce lit aride, cette eau maternelle, ce placenta d'esprit, où se noient les hommes, battant vainement des ailes, leurs plumes imbibées de cette vie putride, ce liquide qui inonde les yeux, omniscient, qui envahit le minéral natal, cette maison de papier mâché dont les pièces au papier peint s'effritent comme cette mémoire dégoulinante (les traces, les traces, les traces, les traces, ces traces, ses traces) mêlée aux larmes, au sang, au sperme, au lait, les mains, les yeux percés, les pieds percés, des larmes de sang, qui pleure, qui pleure. Le garçon empoigne la crinière de ce Dieu impur, ce monstre à trois faces, ce menteur, cette horreur de Dieu, ce roi déchu assis sur son trône d'or et de merde, dévorant et déplorant. La mort retentit trois fois, salua, et laissa place à la décadence ultime : « Les raisins secs sur les assiettes d'onyx étaient placés sur une nappe couleur néant, des bols en bois d'ébène, noirs comme la nuit, regorgeant d'amoncellements de caviar, de mûres, d'olives et de guignes, l'empreinte de la main gantée encore fraîche sur les flacons, fioles, bouteilles de vins, ce nectar lyrique, » dont le noir ensorcelle et hypnotise les plus nobles intellectuels et philosophes, leur peau pâle et morne s'étirant démesurément, recouvrant l'univers de leur voix aiguë, la pointe du couteau facilement glissé entre les os, cet univers sans

fin, qui s'affale sur nous, un poids indescriptiblement imposant dans sa lassitude monstrueuse, que l'on pointe du doigt en riant, un rire faux et lâche, agrandi avec ce même coutelas catholique, qui se glisse entre les lèvres, se coule contre le contour de l'intérieur de la joue, tel un reptile frétilant de joie au contact de sa proie, et puis, en un filet de sang, jaillissant, un jouissement dolosif, le couteau pénètre cette auguste paroi, un amalgame corporel et métallique, éclatant par jet de couleurs flegmatiques et sanguines la jongle, élargissant cruellement le thymus de veau, envahissant le minois, l'expression s'élargit, la lumière se répand de cette meurtrissure terrifiante, l'aterrant sourire, cauchemardesque, énorme. Et, d'une expulsion étouffée, l'homme au noir chapeau s'était soudainement levé de cet abominable regard effarant, toujours le sang, encore remplissant ses yeux humides, déjà imbibés, mais bientôt apaisés. Les plissures de ses doigts disparurent peu à peu, les plaies sur ses joues cessèrent de lancer des douleurs, le battement de son cœur ralentissait, et ses yeux se rabaissaient ; les pupilles s'apaisent – une paix volumineuse imprègne les carcasses séchant sous le soleil de l'hiver, la couche de neige fraîche, sereine et silencieuse, enfouit les pas des Hommes au fin fond de cette caverne, des milliers de lieux sous terre, là où vivent l'Ombre et le Vide, leurs yeux révoltés, condamnés à mirer au travers de leurs lucarnes décrépités et effritées leur propre néant, la noirceur de leurs âmes, le désert de leurs pensées, le dépouillé et dénudé morne de leur motricité, l'insipide solitaire qui irrigue leur fin. C'est dans cet affluant omniscient et dédaigneux que le débile duo déplace les continents, leurs mains se blessant sur la pierre drue, aride et tarie, leurs bouches desséchées et racorni, leurs silhouettes squelettiques, leurs yeux toujours révoltés, les larmes tombant au fin fond de leurs âmes noires, pour se perdre dans l'infinie tristesse de ce monde lacrymal et lâche, ce monde qui ne cesse de pleurer, et qui taille au couteau ses initiales dans la tempe de sa figure flétrie...

**Extrait de *La Symphonie du loup***  
*by Marius Daniel Popescu*

Il avait presque cinquante ans, une bonne partie de ses cheveux étaient blancs, il nous a quittés deux jours après l'accident. Ces deux jours-là, il était dans le coma, à l'hôpital où ils l'ont opéré à la tête. Les chirurgiens qui l'ont opéré disaient qu'il avait des chances de s'en sortir. Ils lui ont découpé une partie du crâne. Ils avaient demandé à sa femme une signature pour l'intervention chirurgicale. Sa femme a signé qu'elle acceptait les risques de l'opération. Ils étaient mariés depuis deux ans. Ils habitaient dans une petite maison et avec eux il y avait sa fille à elle, de son premier mariage, sa mère à elle et il y avait encore sa grand-mère à elle. Il vivait avec ces quatre femmes dans la maison. La fille à elle avait dix-huit ans. La grand-mère à elle avait quatre-vingt ans. Il était ingénieur en génie civil. La mère à elle était sourde-muette. Elle avait presque soixante ans. Quand il est mort, il travaillait sur un chantier en province. C'était un chantier où il dirigeait la construction d'une fromagerie industrielle. Ces temps-là, il rentrait à la maison seulement le samedi soir. Il repartait sur le chantier le lundi matin. Vers huit heures du matin. Le lundi matin, sa femme n'allait pas au travail. Sa femme était la gérante d'un magasin d'instruments de musique. Elle vendait des violons, des pianos, des flûtes et des batteries. Elle était plus jeune que lui. Elle avait douze ans de moins que lui. Il pratiquait le métier d'ingénieur depuis une dizaine d'années. C'était son deuxième métier. Son premier métier était celui de maître de sports. Il avait pratiqué l'athlétisme. Il avait fait des études de maître de sports. Quand tu es né, il enseignait le sport à des sourds-muets, dans une école spéciale. Il a appris la nouvelle de ta naissance par téléphone. Il n'y avait pas beaucoup de téléphones à l'époque. Il a appris la nouvelle de ta naissance vers neuf heures du soir et il a pris un taxi pour se rendre à l'hôpital. Tu aimais bien aller avec lui en taxi. Quand le taxi passait d'une portion de route couverte par de l'asphalte à une portion de route couverte par des pavés, tu aimais bien le changement de sons créé par le frottement des roues du taxi sur le revêtement de la route. Les sons des roues du taxi, sur les pavés, étaient comme une cavalerie à la charge. Tu aimais bien jouer au cavalier qui chargeait les ennemis. Il a donné un gros pourboire au chauffeur du taxi. Pendant tout le trajet il a dit plusieurs fois au chauffeur qu'il venait d'être père. Il a quitté le taxi et il a parcouru en courant l'espace qui menait au service des nouveau-nés et il a gravi les marches des escaliers trois par trois, jusqu'à la porte, et il a sonné. Le portier de la maternité est sorti pour lui dire qu'il ne pouvait pas te voir en dehors des heures de visite; le portier de la maternité pensait à un gros pourboire, et il lui a dit qu'il devait revenir le lendemain matin, à partir de dix heures. Ton père a cassé la gueule du portier de la maternité. Il lui a donné deux coups de poing. Il a visé d'abord l'œil droit

**Excerpt from *The Wolf Symphony***  
*translated by Matthew Harry Evans*

He was almost 50; most of his hair was white; he left us two days after the accident. During those two days he was in a coma, at the hospital where they operated on his head. The surgeons who performed the operation said that he had some chance of pulling through. They cut out a piece of his skull. They had asked him for his wife's signature for the surgery. His wife signed, accepting the risks of the operation. They had been married for two years. They lived in a small house and with them her daughter, from her first marriage, her mother, and there was also her grandmother. He lived in the same house as these four women. The daughter was eighteen years old. The grandmother was eighty years old. He was a civil engineer. Her mother was deaf and dumb. She was almost 60. When he died, he was working on a building site in the country. On the building site, he was directing the construction of an industrial dairy. In those days, he would only come home on Saturday evenings. He would leave again for the building site on Monday morning. Around eight o'clock in the morning. On Monday mornings, his wife didn't work. His wife was the manager of a musical instrument store. She sold violins, pianos, flutes and drums. She was younger than he was. She was twelve years younger. He had been an engineer for twelve years. It was his second career. Before that he had been a P.E. teacher. He was athletic. He majored in sports education. When you were born, he was teaching P.E. to deaf-mute students, in a special needs school. He heard the news of your birth by telephone. There weren't many telephones in those days. He heard the news of your birth around nine o'clock in the evening and he took a taxi to the hospital. You loved going in taxis with him. When the taxi passed from a portion of the road covered in asphalt to a portion of the road covered in cobblestones, you loved the changing of the sound made by the grinding of the taxi's wheels on the surface of the road. The noise of a taxi's wheels on the cobblestones sounded like a charging cavalry. You loved to play as a cavalier charging against the enemy. He gave the taxi driver a big tip. During the journey he had told the driver over and over again that he had just become a father. He left the taxi and he ran through the area that led to maternity ward and he skipped over the stairs three by three, all the way to the door, and he rang. The porter of the maternity ward came out to tell him that he couldn't see you outside visiting hours; the porter of the maternity ward was expecting a bribe and he told him to come comeback the next morning, after ten o'clock. Your father punched the porter of the maternity ward. He gave him two blows to the head. First he hit the porter of the maternity ward's right eye, then, with the second blow, he hit him in the mouth. Two blows right to the face for the porter of the maternity ward. Then he entered the ward

du portier de la maternité puis, du deuxième coup il a visé la bouche. Deux coups de poing en pleine figure pour le portier de la maternité. Puis il est monté tout seul à l'étage. Il a commencé à ouvrir les portes des salles et il appelait ta mère par son prénom. Il a réveillé tout le monde. Il vous a vite trouvés. Les infirmières et les médecins n'ont pas pu l'empêcher de vous voir à dix heures du soir. Il savait que tu étais né prématurément. Tu es né à sept mois, et quand il est entré dans la pièce où tu étais avec ta mère, il t'a vu dans la couveuse et il a dit à l'infirmière « sortez-le ! », et l'infirmière t'a sorti immédiatement et il t'a pris dans ses bras et il t'a embrassé et il a dit que tu avais un gros nez. Il a embrassé ta mère. Il te portait dans ses bras et il souriait dans la chambre d'hôpital. Tu n'as pas un gros nez. Tu as son nez à lui. Il n'est pas resté longtemps à la maternité. Il est resté à peu près un quart d'heure puis il est redescendu et il est sorti en passant à côté du portier de la maternité qui était en train de se faire soigner par deux infirmières. Il est allé chercher ses amis. Il a trouvé une dizaine de ses amis et il les a invités dans le meilleur restaurant de la ville. Il leur a offert à manger et à boire toute la nuit. Il a mangé et il a bu avec eux. Il leur a parlé de toi et de ton nez. Quand un vendeur de roses est entré dans le restaurant, il l'a appelé d'un signe de la main et il lui a acheté toutes les fleurs. Il est revenu tôt, le matin, à la maternité. Il est descendu du taxi avec les roses dans les bras. Le portier de la veille est venu lui ouvrir. Le portier de la veille avait les lèvres gonflées et bleues et il avait un oeil couvert par l'enflure de la joue. Le portier de la veille lui a ouvert la porte de la maternité, ton père est entré sans rien dire et le portier a refermé la porte et il est retourné dans sa petite loge de portier. Ton père a donné toutes les roses à ta mère. Physiquement, tu lui ressembles. Autrement, tu ne ressembles à personne de la famille. Une fois, ta mère t'a dit que tu étais fils de Dieu ; c'est parce qu'elle ne voulait pas d'enfant. Elle travaillait beaucoup et son travail la tenait loin de sa maison. Elle était expert comptable et elle était toujours en route. Elle vérifiait les comptes de plusieurs entreprises. Elle ne voulait pas avoir d'enfant. Quand elle était enceinte de toi, c'est ton père qui voulait l'enfant. Ta mère t'a dit qu'elle avait payé ton avortement. Chaque fois qu'elle allait à l'hôpital, pour avorter, il allait avec elle. Il l'accompagnait et, en chemin, il la persuadait, chaque fois, de rentrer à la maison. Il lui a fait rebrousser le chemin de l'avortement. Quatre fois, il a tout fait pour qu'elle n'avorte pas. La quatrième fois, quand elle voulait aller à l'hôpital, il lui a dit que c'était impossible. Il lui a dit que personne ne ferait cet avortement parce que c'était trop tard. Tu étais trop grand, dans le ventre de ta mère. Plus personne ne pouvait te toucher. C'est comme ça qu'elle t'a gardé. Ta mère et ton père s'aimaient beaucoup. Ils t'ont beaucoup aimé, depuis le début. Cette histoire d'avortement, c'est une histoire de Dieu. C'est pour cela que ta mère a dit que tu étais fils de Dieu. Elle a voulu te dire que la mort viendrait par la volonté de Dieu et non par la volonté des hommes. Ton père lui avait transmis la

on his own. He started opening all of the doors and he called your mother's name. He woke up everyone. He soon found you. The nurses and doctors couldn't keep him from seeing you at ten o'clock in the evening. He knew that you were born prematurely. You were born at seven months and, when he found the room where you were with your mother, he saw you in the incubator and he told the nurse "Take him out!" and the nurse took you out immediately and he took you in his arms and he kissed you and he said that you had a big nose. He kissed your mother. He held you in his arms and he smiled in the hospital room. You don't have a big nose. You have his nose. He didn't stay at the maternity ward for very long. He stayed for about a quarter of an hour then he went downstairs and, when he was leaving, he passed the porter of the maternity ward who was being looked after by two nurses. He went to look for his friends. He found a dozen of his friends and he took them to the best restaurant in the city. He bought them food and drink all night. He ate and drank with them. He told them about you and your nose. When a man came into the restaurant selling roses, he called him over with a wave of his hand and bought all of his flowers. Early in the morning he returned to the maternity ward. He got out of the taxi with the roses in his arms. The porter from the night before came to let him in. The porter from the night before's lips were blue and swollen and one of his eyes was hidden by the swelling of his cheek. The porter from the night before opened the door of the maternity ward; your father walked in without saying anything and the porter closed the door and he returned to his little porter's office. Your father gave the roses to your mother. You look like him. Otherwise, you don't look like anyone in the family. Once your mother told you that you were God's child; she told you that because she didn't want to have a baby. She was working a lot and her job kept her away from the house. She was an executive accountant and she was always traveling. She looked over the accounts of many different companies. She didn't want to have a baby. When she was pregnant with you, it was your father who wanted a child. Your mother told you that she had paid to have you aborted. Each time she went to the hospital, to have the abortion, he went with her. He accompanied her and on the way he persuaded her, every time, to go back to the house. He made her reconsider the abortion. Four times, he did everything he could so that she wouldn't have the abortion. The fourth time, when she wanted to go the hospital, he told her that it was impossible. He told her that no one would do the abortion because it was too late. You were too big, in your mother's stomach. No one could touch you now. That's why she kept you. Your mother and your father loved each other very much. They loved you very much, from the beginning. This story about the abortion, it's a story about God. That's why your mother told you that you were God's child. She meant that death comes by the will of God and not by the will of men. Your father acted by the will of God. That's how she

volonté de Dieu. C'est comme ça qu'elle a interprété le désir de ton père de garder l'enfant. Maintenant, tu es là. Tu es là, avec moi. Nous parlons. Nous nous regardons. Nous avons beaucoup de souvenirs à nous raconter. Des fois, tu parles comme moi. Autrement, tu parles comme personne d'autre. Je n'ai jamais rencontré quelqu'un qui parle comme toi. J'ai quatre-vingt-dix-huit ans et, durant toute ma vie, je n'ai jamais rencontré quelqu'un qui parle comme toi, tu comprends ? J'ai fait les deux guerres mondiales. J'ai été combattant pendant les deux guerres mondiales. Ton père aimait que je lui raconte des faits de guerre. Il était un guerrier, ton père. Un guerrier qui n'a jamais accepté cette histoire de parti unique. Dans les réunions de l'entreprise, il engueulait toujours quelqu'un, membre du parti unique ou lèche-cul du parti unique. Les lèche-culs du parti unique étaient des lèche-culs du parti unique parce qu'ils voulaient devenir des membres du parti unique. Ton père n'a léché le cul de personne. Ton père n'a jamais voulu entrer dans ce parti unique. Quand il est mort, je t'ai envoyé deux télégrammes. Avec le premier télégramme, je voulais te préparer à la mauvaise nouvelle. Dans le deuxième, je te disais « papa est mort ». Les services de la poste ont fait que c'est le deuxième télégramme qui est arrivé en premier. L'autre, où je te disais que ton père allait mal, est arrivé en dernier. Tu m'as dit que tu étais à la pêche, dans la rivière, avec ta canne à pêche. Ta tante est venue au bord de la rivière et elle pleurait et elle t'a appelé en te disant que ton père était mort. Tu as sorti de l'eau le fil de ta canne à pêche, tu as pris dans ta main l'hameçon, tu as enlevé le ver de terre accroché à l'hameçon, tu as accroché l'hameçon à la canne à pêche et tu as commencé à marcher, dans l'eau, vers le bord de la rivière où ta tante pleurait et disait que ce qui t'arrivait était malheureux.

understood your father's desire to keep the baby. Now, you are here. You are here, with me. We are speaking. We are watching each other. We have many memories to share. Sometimes you sound like me. Otherwise, you sound like no one else. I have never met anyone that sounds like you. I am 98 years old and in all my life I have never met anyone that sounds like you, you see? I was in both of the world wars. I was a soldier in both of the world wars. Your father used to like me to tell him about the wars. He was a fighter, your father. A fighter who never accepted the idea of a single party. During company meetings he always told someone off, either a party member or an ass-kisser of the party. The ass-kissers of the party were the ass-kissers of the party because they wanted to become party members. Your father didn't kiss anyone's ass. Your father never wanted to be a party member. When he died I sent you two telegrams. With the first telegram, I wanted to prepare you for the bad news. In the second, I told you "papa is dead." The post office sent them so that the second telegram arrived first. The other, in which I told you that things didn't look good for your father, arrived afterwards. You told me that you were fishing, in the river, with your fishing rod. Your aunt came to the riverbank and she was crying and she called to you, telling you that your father had died. You lifted your fishing rod out of the water, you took the fishhook in your hand, you removed the earthworm from the fishhook, you pinned the fishhook to the fishing rod and you started to walk, in the water, towards the riverbank where your aunt cried and told you that what had happened to you was terrible.

## Olympia-Besuch 1936

by Karl Valentin

»Hier sitz ich alleine und spähe umher  
und lausche hinauf und hernieder«,  
so heißt es in dem alten Lied: »An der Weser«.

So ähnlich erging es mir, als ich allein im Olympia-Stadion saß. – Wie kam es, fragte ich mich selbst, daß ich zur Olympiade zu spät kam?? – Ich blieb mir die Antwort nicht schuldig: »Ihr Leichtsinn ist daran schuld!« erscholl es von meinem Lippen. (Ihr bedeutet ich selbst.) Denn aus Eigentrotz sage ich selbst zu mir nicht »Du«, sondern »Sie«, weil man da vor sich selber vielmehr Respekt hat, als mit der Duzerei. – Nur *einen Tag* zu spät und dennoch zu spät! – O, Herr bewahre mich bei der nächsten Olympiade 1940 vor solchen Etwaigkeiten. – Trotzdem ich mich setzte, war es doch entsetzlich, als ich allein dasaß, in einer Hand die verfallene Eintrittskarte, die andere Hand in meiner eigenen Hosentasche. – Um mich herum saß nirgends niemand – das große Schweigen ringsumher war still und lautlos. – Meine einzige Unterhaltung war das »Warten«. Zuerst wartete ich langsam, dann immer schneller und schneller, kein Anfang der Olympischen Spiele ließ sich erblicken, – da endlich von mir ein schriller Blick und meine Augen starteten hinunter zu dem Eingang bei der Kampffläche. – Ich sahte einen kleinen Jemand, der Jemand scheinete mich zu suchen, was diesem auf den ersten Blick gelang. Unsere Pupillen kreuzten sich in der Mitte unserer Entfernung. Ich saß, – sie kam – nur sie allein, die kleine Lisl Karlstadt, klärte mich darüber auf, daß gestern der letzte olympische Tag gewesen ist. – »Ist das schade!« schrie ich teilnahmsregt in den blauen Äther hinaus – ich schnellte langsam von meinem Sitz empor, flugs verließen wir die Stätte des großen »Gewesenseins«. Freude-zerknittert traten wir per Verkehrsmittel die heimfahrt an in die Stammkneipe am Kurfürstendamm. – Wir Sachsen haben in Berlin einen eigenen Stammtisch, dort kommen täglich alle Münchener zusammen und da wird erzählt, von diesem und jenem, von jenem weniger, dafür öfter von diesem. Ich konnte leider heute zu meinem Bedauern nichts von den Olympischen Spielen erzählen, da ich ja nichts gesehen hatte, – und alle lauschten umsonst.

## Olympic-Visit 1936

translated by Gergely Lodinsky

“I sit here alone and peer all around  
and eavesdrop up and down,”  
this is how it is told in the old song “An der Weser.”

I similarly indulged as I sat alone in the Olympic stadium. – How could it have happened, I asked myself, that I came too late to the Olympics?? – I did not owe it to myself to answer this: “Thy carelessness is at fault!”: it rang out from my lips. (Thy means myself.) In spite of myself, I do not address myself with you, but with thy because that way it is possible to have far more respect for oneself than with you. – Only one day later and nevertheless too late! – Oh, Lord protect me at the next Olympics in 1940 from such a possibility. – Although I sat, I was still sad as I sat there by myself, in one hand the dilapidated admissions ticket and the other in my pants pocket. – Around me, nobody sat nowhere – the great silence all around was quiet and soundless. – My only entertainment was “Waiting.” At first I waited slowly, then faster and faster, no beginning of the Olympic Games was within sight, then finally I gave a shrill look and my eyes stared downwards towards the entrance to the fighting area. I saw a small Somebody, who seemed to be looking for me, which I noticed immediately with the first look. Our pupils intersected one another in the middle of our distance. I sat, – she came – only she by herself, the little Lisl Karlstadt, resolved for me the fact that *yesterday* was the *last* Olympic day. – “What a shame!” I screamed partially excited into the blue ether – I hurried slowly upwards out of my seat, flew away and we abandoned the site of the great “Happening.” Elated but ashamed we stepped, via transportation, the journey home, into the local pub at the Kurfuerstendamm. – We Sachseners have our own regulars’ table where all Muencheners get together and where we tell each other of this and that, less of this and more often about that. Unfortunately, today I could not narrate my sympathy regarding the Olympic games because I did not see anything, – and all listened in for nothing.

## Brief an eine Zigarettenfabrik

by Karl Valentin

München, den 29. November 1928

Hochwohlgeborne Firma!

Soeben erhielt ich vor längerer Zeit Ihr Fahnenalbum billig geschenkt. Ich habe schon viele Fahnenbilder dazu gesammelt, ungefähr drei oder vier Stück. Diese Bilder strotzen vor Farbenpracht, leider kann ich diese Pracht nicht geniessen, da ich farbenblind bin.

Das Einkleben der Bilder in das Album, war katastrophal. Ich bereitete mir aus einem Löffel Mehl, welches ich mir aus meiner eigenen Küche entwendete, einen Mehlpapp mit Zusatz von oberbayerischem Brunnenwasser. Dieser Mehlpapp hatte jedoch nicht die richtige Klebkraft, denn schon nach kurzen 22 Minuten fielen die Bilder schon wieder aus dem Album heraus. Ich habe über dieses Vorkommnis tagelang geweint. Kurz entschlossen trug ich das Album zu einem Spängler und liess mir die Papierfahnenbilder in das Album hineinlöten. Doch das heisse Zinn fing das Album Feuer und brannte lichterloh. Die herbei geeilte Feuerwehr bekämpfte mit sechs Schlauchlagen und zwei Motorspritzen das Feuer, Und erst nach zwei Minuten konnte Gefahr vorüber gemeldet werden. Nur das eine Wort "Massary" welches auf dem Album gedruckt stand, blieb von den Flammen verschont. Alles andere ist tadellos verbrannt. Der Spengler und der heisse LötKolben wurden sofort wegen Brandstiftung verhaftet. Dies zur gefälligen Kenntnis.

Ehemaliger Fahnenalbumbesitzer

## Letter to a Cigarette Factory

translated by Kaja Engle

Munich, 29 November 1928

Right Honorable Corporation!

I just recently came across your company's flag scrapbook that I was given some time ago. I had already collected many flag pictures for it, approximately three or four pieces. These pictures are teeming with brilliant colors, but tragically I cannot enjoy their splendor as I am quite colorblind.

Gluing the pictures into the scrapbook has turned out to be catastrophic. I was preparing flour on a spoon, one that I stole from my own kitchen, to make a paste with the help of some North Bavarian well water. However, this paste did not have the proper adhesive force and after a very short twenty-two minutes, the pictures had already fallen from the scrapbook. I cried over the incident all day long. Shortly thereafter, I took the album to a tinsmith and persuaded him to solder the flag pictures into the scrapbook. The sizzling tin set the whole album aflame and it burned ever so brightly! Needless to say, the fire brigade rushed right over and fought the raging fire with six hoses and two fire engines in tow, and after two minutes, the danger was pronounced past. Only the word "Massary" remains imprinted upon the scrapbook, exempted from the terrible flames. Everything else was perfectly incinerated. The tinsmith and the hot soldering iron were immediately arrested for committing arson. This is submitted to your obliging attention.

Onetime Flag Scrapbook Owner, retired.

## Prometheus

by Bertold Brecht

Das ist die Stunde ihres Triumphes:  
Die blauen Wälder sind wie Eisenspiegel aufgebaut.  
Sie selbst steht wie ein weiß Gespenst verbrannt im Dunst  
des Sumpfes.  
Der Felsen wächst durch rohe Fetzen meiner Haut.

Aus dem entflieschten Himmel steigt sie nackt  
Bleich mit gebleckten Zähnen, ohne Mühe.  
Ich lasse sie aufgehen jede Frühe  
Und lege mich zum Fraß dem Katarakt.

Und wenn sie's satt hat, dann erbleicht das Gras  
In Rauch verhüllt der Himmel sein Gesicht:  
Von obenher kam durch den dunklen Himmel ohne Licht  
Von dem es heißt: dass er gern Leber fraß.

## Prometheus

translated by Willis Crichton

It is the hour of her triumphs:  
Forests at daybreak reflect an iron twin.  
She stands alone like a specter, burning white in the hazy  
swamps.  
The cliff grows through rips in my skin.

With a sickly light she rises humpbacked  
Pale with teeth bared, half living.  
I let her rise every morning  
And await her acid cataract.

And when she's done, the grass pales  
And the heavens veil his face in smoke:  
Descending through the sky's black cloak  
Without a cry: he enjoys the taste of entrails.

### **Wünschelrute**

*by Joseph Freiherr von Eichendorff*

Schläft ein Lied in allen Dingen,  
Die da träumen fort und fort,  
Und die Welt hebt an zu singen,  
Triffst du nur das Zauberwort.

### **Divining Rod**

*translated by Jinx Slocombe*

There sleeps a song in everything,  
Dreaming on and on unheard,  
And the world begins to sing,  
If you find the magic word.

### **Der Tropfen fällt**

*by Matthias Göritz*

Oder ich bitte dich  
Tanzen mitten im Regen  
oder ich gehe mit dir. Die Wolkenbrüche  
mitten im Leben, andere  
mathematisch, des Worts  
der Tropfen, der  
in meiner Abwesenheit  
fällt  
ebenso geht es mir  
der flache Körper, der wächst  
wenn ich an dich denke  
die Sehnsucht  
wo immer du bist  
öffnet sich eine Tür

### **The Drop Falls**

*translated by Thomas Murphey*

Or I ask you  
to dance in the midst of rain  
or I go with you. The splitting stormclouds  
in the midst of life, divided  
numbers, words broken  
the drop that  
falls  
in my absence  
the same goes for me  
the flat body that grows  
when I think of you  
the yearning  
where ever you are  
a door opens



## Der Katalog der Vögel

Olivier Messiaen

by Matthias Göritz

Wie aber (und wohin)  
sind Vögel übersetzbar  
Noten in einer  
Sprache, die aufscheint  
morgens  
das kehlige Klopfen der Blaumeise  
Schreie des Silberkopfreihers in  
fliegender Fahrt: Stimmimitate, ein  
schnelles Seeimplantat: Schilfrohr und Teich  
hinterm Moosvorhang, eh dann der Sonnenauf- (später  
Untergang), etwas Morgenwind zeigt  
(zwei schnelle Achtel)  
jenes Glück, daß jetzt  
wieder Tag ward  
Vögel  
tauchen auf  
wie ein unberührbares  
Transportunternehmen von  
Gott oder  
Mutter Natur  
Etwas spürbar  
Aufnehmbares  
(die Zeit)  
singt  
wenn die Feder fällt (die Hand  
jene Schwinge  
des Komponisten)  
Dieser Ast—zitternd—ist leer  
Zaudernd zeichnen deine  
und meine Finger  
mehr  
Himmel, Aufschwung und  
Luft als ein Mann  
jemals atmen kann

## Catalogue of the Birds

Olivier Messiaen

translated by Thomas Murphey

But how (and whither)  
are birds translatable  
notes in a  
language, that emerges  
mornings  
the throaty throbbing of the titmouse  
shrieks of the silverhead heron in  
fleet-winged flight: songsemblance, a  
swift seaimplant: stiff reeds and pond  
behind the mosscurtain, until the sun a- (later  
de)scends, a bit of morningwind shows  
(two rapid eighths)  
that joy, that now  
day has come again  
birds  
appearing  
like an untouchable  
sensemoving venture of  
god or  
mother nature  
something perceptibly  
transcribable  
(time)  
sings  
when the feather falls (the hand  
that pinion  
of the composer)  
This branch—trembling—is empty  
Haltingly your  
and my fingers draw  
more  
sky, ascension and  
air than we  
could ever breathe

rein wie der blaue Teppich der Luft  
Landschaft  
die schweigende Feier  
*er setzte seinen rechten Fuß aufs Meer*  
Vögel, zum Zeichnen  
*hinfort wird keine Zeit mehr sein*  
rein schlägt ein  
letzter Ton, Engel der  
Apokalypse

pure as the air's blue tapestry  
landscape  
the silent ceremony  
*he set his right foot upon the sea*  
birds, a sign  
*henceforth shall there be no more time*  
purely rings a  
final tone, angel of the  
apocalypse

## Die Fähre

by Wulf Kirsten

unterwegs über den fluß  
stunde um stunde bis in die nacht  
fahrgäste, fahrzeuge von ufer zu ufer,  
dirigiert von zwei stakenden männern  
die fähre, eines wintermorgens,  
nebelverhangen, bei eisgang,  
abgängig, ketten ausgeschert,  
weit hinunter abgetrieben, hinüber  
zur flußinsel, von saatkrähen  
zerkrächzt und gefleckt  
das winterquartier, unwirsch  
umflogen langsam gealterte baumgruppe  
mitten im nebelwallenden wasser,  
knirschend aufgefahren, morgenmüd  
schlotternd die pendler, vom frost  
eingenommen, auf niemandsland  
verfrachtet, murrend und krächzend  
gleich dem pulk schreiender krähen  
im winterbild, rufe aus den baumkronen  
und von der kiesbank hinüber  
zum festland, der strom voller treibeis,  
das nicht strandet, des winters grind  
fährt zu grunde, flutwelle flutet  
die insel im fluß.

## The Ferry

translated by Peter Filkins

crossing the flow  
hour after hour through the night  
passengers, passenger vehicles  
guided from shore to shore  
by two men punting along  
the ferry, one winter morning,  
fog-banked, amid ice floe,  
gone missing, cast off,  
drifting far downstream, across  
to the island, the rooks' wintering ground  
awash with droppings and caws, surly  
the slow circling of the aged grove  
in the midst of the fog-flown water,  
grinding on, bleary-eyed  
the commuters shiver, captive  
to the chill, carried off to  
no man's land, raspy and guttural  
as the murder of clamoring crows  
at the heart of winter calling  
from treetops and the gravel bank across  
to the mainland, the stream of drift ice  
never reaching land, winter's slough  
drifting off, flood surge flooding  
the island flown.

Selection from the *Iliad*

οἱ δὲ παρὰ σκοπιὴν καὶ ἐρινεὸν ἠνεμόεντα  
τείχεος αἰὲν ὑπ' ἐκ κατ' ἀμαξιτὸν ἐσσεύοντο,  
κρουνῶ δ' ἴκανον καλλιρρόω· ἔνθα δὲ πηγαὶ  
δοιαὶ ἀναΐσσουσι Σκαμάνδρου δινήεντος.  
ἢ μὲν γάρ θ' ὕδατι λιαρῷ ῥέει, ἀμφὶ δὲ καπνὸς  
γίγνεται ἐξ αὐτῆς ὡς εἰ πυρὸς αἰθομένοιο·  
ἢ δ' ἑτέρη θερεῖ προρέει εἰκυῖα χαλάζη,  
ἢ χιόνι ψυχρῇ ἢ ἐξ ὕδατος κρυστάλλω.  
ἔνθα δ' ἐπ' αὐτῶν πλυννοὶ εὐρέες ἐγγὺς ἔασι  
καλοὶ λαΐνεοι, ὅθι εἴματα σιγαλόεντα  
πλύνεσκον Τρώων ἄλοχοι καλά τε θύγατρες  
τὸ πρὶν ἐπ' εἰρήνης πρὶν ἔλθειν υἱᾶς Ἀχαιῶν.

*translated by Christian Lehmann*

And past the look-out and the windfull fig  
They raced, always far from the walls and on the wagon road.  
To the source they came, beautifully flowing, where the mouths  
Twinned, rushing out of eddying Scamander.  
From one the water flowed warm; on both sides the spray  
Became like spattered fire as it churned forth.  
The other, in summer, flowed out resembling hail.  
Or cold snow. Or crystal ice from water.  
It was in that place, near broad wash-troughs  
Of such beautiful stone, where the garments were washed  
Clean by Troy wives and beautiful daughters.  
Before, when there was peace, before came Achaia's sons.

## **C'erano notti**

*by Esther Ofarim*

*translated from the Hebrew by Adam Cohen*

C'erano notti, io le ricordo  
E quelle notti io finché vivrò le porterò con me  
Sui sentieri da Deganya a Kineret  
Stava il carretto carico della mia vita

E lui si è avvicinato: Ascoltami bambina,  
Io ho costruito una casa per il tuo ritorno  
Tu mi ricamerai la notte una camicia  
Io guiderò il tuo carretto durante il giorno

Lui era luminoso ed alto come la musica  
Lui guidava i carretti allo spazioso campo  
E io una camicia da notte per lui ricamavo  
Una camicia da notte d'azzurro con un fiore d'oro

C'erano notti, io le ricordo  
E lui gli alberi nel giardino guardava  
Ed i sentieri da Deganya a Kinneret  
Perché li guarderà per me sempre

Andava e ritornava da me febbricitante  
Portava un'immagine di me davanti al suo viso  
Dite per favore, qualcuno di voi sa?  
Dov'è andato senza tornare?

Allora piansi, allora fui sbigottita  
Sui sentieri lontani ancora andai da lui  
Io porto ancora la camicia ricamata  
La camicia d'azzurro e dal fiore d'oro

C'erano notti, io le ricordo  
Io finché vivrò le porterò con me

## **There were nights**

*by Esther Ofarim*

*translated from the Hebrew by Adam Cohen*

There were nights, I remember;  
I will carry them with me all my life.  
On the paths between D'ganyah and the Sea of Galilee  
Stood a heavy wagon filled with my life.

And he approached me: "Listen here, little one,  
I built a house for you to live in.  
Will you embroider me a shirt this evening?  
As I, in return, will push your wagon during the day."

He was bright back then, and tall like a singer;  
He drove wagons through wide fields;  
And I would embroider a shirt for him,  
A shirt of blue with a golden flower

There were nights, I remember;  
He would guard the trees in the garden for me,  
And in the fields between D'ganyah and the Sea of Galilee.  
He would guard the trees for only me, forever.

He would go, returning with a high fever;  
He would carry a picture of me next to his face.  
Please then, reader, do you know,  
Where he has gone never to return?

And so I would cry; I was shocked.  
In wide fields, I would still go to him.  
I am still carrying his embroidered shirt  
A shirt of blue with a golden flower.

There were nights, I remember;  
I will carry them with me all my life.

## 窓の人

by Ogata Kamenosuke

窓のところに肘をかけて  
一面に広がっている空を眼を細かくして街の上あたりにせ  
ばめてゐる

### A Window Person

translated by Jennifer van der Grinten

Elbows resting by the window-place  
Scrunching up the eyes the sky that is expanding everywhere narrows above the city.

## 雨日

by Ogata Kamenosuke

午後になると毎日のやうに雨が降る  
今日の昼もずいぶんながかった  
なんといふこともなく泣きたくさへなつてゐた

### Rainy Days

translated by Georgia Muenster

It rains every day in the afternoon  
Today, it's raining especially hard  
It almost makes me want to cry

かなしめる五月  
by Ogata Kamenosuke

たんぽぽの夢に見とれてゐる  
兵隊がラッパを吹いて通った  
兵隊もラッパもたんぽぽの花になった

### The Lamentful May

translated by Sonoka Jennifer Ito

Admiring the dandelion's dream

The soldier passed by playing the bugle.  
The soldier and the bugle turned into the dandelion flower

## 昼

by Ogata Kamenosuke

床に顔をふせて眼をつむれば  
いたづらに体が大きい

### Noon

translated by Sonoka Jennifer Ito

Facing my face to the floor and closing my eyes  
The body is bigger than it should be.

座って見てゐる

*by Ogata Kamenosuke*

青い空に白い雲が浮いてゐる  
蝉が啼いてゐる

**I sit back and see**

*translated by Kyoko Mizoguchi*

In the blue sky, clouds flowing  
Cicadas chirring

風が吹いてゐない

*by Ogata Kamenosuke*

湯屋の屋根と煙突と蝶  
葉のうすれた梅の木

あかくなった畳  
昼飯の侘しい匂ひ

豆腐屋を呼びとめたのはどこの家か  
豆腐屋のラツパは黄色いか

**Still day**

*translated by Kyoko Mizoguchi*

Roof and chimney of a bathhouse, a butterfly  
A plum tree, leaves fading away

Tatami mat turned red  
Meager smell of lunch

Who stopped the tofu peddler?  
The tofu peddler's bugle, is it yellow?

昼

*by Ogata Kamenosuke*

昼の時計は明るい

**Noon**

*translated by Eric Fischbach*

The clock of noon is bright

十二月

*by Ogata Kamenosuke*

紅を染めた夕やけ  
風と  
雀

ガラスのよごれ

**december**

*translated by Kelly Mears*

view of crimson dusk--  
with the wind,  
a sparrow,  
and smudges on the glass

十一月の電話

*by Ogata Kamenosuke*

十一月が鳥のやうな眼をしてゐる

**Telephone-call of November**

*translated by Yuli Bethe*

November is eyeing like a bird.

十二月の昼

*by Ogata Kamenosuke*

飛行船が低い  
湯屋の煙突は動かない

**Noon in December**

*translated by Bethany Broxton*

A low-flying blimp  
The bathhouse's chimney isn't working.



## **Svajonė ant sūpynių**

*by Regina Vaicekonyte*

Į viršų  
Tėmyn  
Saulės sapnas gintarinis  
Sūpuoja magiška galia.  
Vėjas plaiksto plaukus...  
Gyvenimas kaip pienės pūkas

Taip lengva!

Svajone mano,  
Nepabėk!  
Ateik arčiau,  
Nes aš tave myliu.

Ateik ir pasakysiu paslaptį.  
Nagi, skrisk artyn!

Šalta.  
Šilčiau. Šilta.  
Aš žinau –  
Tu jau čia.

Sakysiu tyliai kad tik tu girdėtum:  
Gyvenimas tai magija!

Tai sapnas.  
Supkis! Taip svaigiai kaip tik gali!

Svajone mano,  
Būk šalia.  
Tu – tobula.

Nėra ribų, jokių ribų  
Begaliniai horizontai neturi pradžios

## **Dream on the Swings**

*translated by the author*

Up  
And down  
Sun's amber dream  
Is magic.  
Wind in my hair...  
Life like a dandelion's feather

So blithe!

Dear dream,  
Don't run away!  
Come closer,  
Because I love you.

Come closer and I'll tell you a secret.  
Come, fly towards me!

It's cold.  
It's warmer. Warm.  
I know –  
You're here.

I'll say it silently so only you can hear:  
Life is magic!

It's a dream.  
Now swing! As swiftly as you can!

Dear dream,  
Be with me.  
You are perfect.

There are no limits  
Infinite horizons with no beginning

Neturi pabaigos

Viskas mėlyna  
Trys šimtai šešiasdesdešimt laipsnių aplink

Jūrų platybės  
žiūri į mus!

Pažvelk tolyn,  
Kiek tik matai –  
Begalybė!

Galinga ir be ribų  
Begalybė

And no end

All is blue  
Three hundred sixty one degrees around

Sea vistas  
Looking right at us!

Explore,  
All that you see –  
Infinity!

Overwhelming never-ending  
Infinity

## De menina a mulher

by *Sonsoles Lopez*

Não é a maquiagem  
nem os sapatos de salto.  
Não são os anos  
nem os trabalhos.  
Não são as viagens  
nem os amantes  
nem sequer o primeiro amor.  
Mas os golpes  
todos e cada um  
é o que torna  
a menina uma mulher.

## Untitled 1

by *Anna Akhmatova*

Подушка уже горяча  
С обеих сторон.  
Вот и вторая свеча  
Гаснет и крик ворон  
Становится все слышней.  
Я эту ночь не спала,  
Поздно думать о сне...  
Как нестерпимо бела  
Штора на белом окне.  
Здравствуй!

*translated by Anya Raskin*

The pillow is already hot  
On both its sides.  
So a second candle dies  
And the crows' shouts  
Grow ever loud.  
I did not sleep tonight,  
Too late to think of sleep...  
How unbearably white  
The blind on a white window.  
Hello.

## Untitled 2

by Anna Akhmatova

Тот город, мной любимый с детства,  
В его декабрьской тишине  
Моим промотанным наследством  
Сегодня показался мне.

Все, что само давалось в руки,  
Что было так легко отдать:  
Душевный жар, молений звуки  
И первой песни благодать -

Все унеслось прозрачным дымом,  
Истлело в глубине зеркал...  
И вот уж о невозвратимом  
Скрипач безносый заиграл.

Но с любопытством иностранки,  
Плененной каждой новизной,  
Глядела я, как мчатся санки,  
И слушала язык родной.

И дикой свежестью и силой  
Мне счастье веяло в лицо,  
Как будто друг от века милый  
Всходил со мною на крыльцо.

*translated by Anya Raskin*

She came to me today—  
Dressed in her December silence  
That city, dearest since my youth,  
My somber, squandered heirloom.

All that came easily to hand  
And was so easy to return:  
A burning soul, these praying sounds  
The first song praising heaven, and

All of it gone up in smoke  
Dissolving in the depths of mirrors...  
All rotting in the depths of mirrors...  
These unreturnable forever  
Of which a broken violinist plays.

But I, as spellbound as a tourist,  
Ensnared by every novelty,  
I watched the sleds fly right before me  
And heard the native tongue I'd missed.

And with a pure and wild power  
Joy wound itself into my hair,  
As if a friend from dear, gone eras  
Sat down on the porch with me.

**Selection from the Devīmāhātmya, or The Greatness of the Goddess**

7.1 Ṛṣiruvāca

7.2 Ajñaptāste tato daityāscāṇḍamuṇḍapurogamāḥ

Caturaṅgalopetā yayurabhyutadhyatāyuddhāḥ

7.3 dadrśuste tato devīmīṣaddhāsaṃ vyavasthitām

siṃhasyopari sailendraṣṅge mahati kā ṅcane

7.4 te dṛṣṭā taṃ samādātumudyamañcakrurudyatāḥ

ākṛṣṭacāpāsīdharāsthānye tatsamīpagāḥ

7.5 tataḥ kopamcakāroccairambikā tānarīprati

kopena cāsyā vadaṇaṃ maṣīvarṇabhūttadā

7.6 bhrukuṭīkuṭilāttasyā lalāṭaphalakādрутam

kālī karālvadanā viniśkrāntāsīpāsīnī

7.7 vicitrākhaṭāṅgharā naramālāvibhūṣaṇā

dvīpicarmaparīdhānā śuśkamāṃsātibhairavā

7.8 ativaistārvadanā jihvālanabhīṣaṇā

nimagnāraktanayanā nādāpūritadinmukhā

7.9 sā vegeṇābhpatitā ghātayantī mahāsurān

saunye tatra surārīṇāmabhakṣayantah tadbalam

*translated by Arianna Reagan*

7.1 The sage said:

7.2 Then the Daityas, commanded by Sumbha and with Canda and Munda at their head, approached with a four-part army, weapons raised.

7.3 They the saw the Devi smiling slightly, waiting on her lion on the golden peak of the greatest mountain.

7.4 Seeing her, they made a concerted effort to capture her. Then others charged her, carrying bows and with swords drawn.

7.5 Then Ambika became exceedingly angry towards those enemies, and because of her anger her face became ink-colored.

7.6 Suddenly, from the surface of her furrowed brow sprung Kali, mouth gaping, wielding a sword and noose

7.7 Bearing a many-colored skull-topped staff, decorated with a garland of skulls, in a tiger skin garment, with very frightful dried up flesh,

7.8 Mouth gaping, frightening with her tongue lolling out, and with reddish sunken eyes, she filled the points of the compass with her bellowing.

7.9 With vehemence, she fell upon and slew those great asuras. There in the slaughter, she devoured that army of the enemies of the gods.

**Three definitions from Sebastian de Covarrubias's dictionary,**  
*Tesoro de la lengua castellana o española (1611)*

**TRADUCIÓN.** Esta mesma obra, y traductor, el autor della. Si esto no se haze con primor y prudencia, sabiendo igualmente las dos lenguas, y trasladando en algunas partes, no conforme a la letra pero según el sentido, sería lo que dixo un hombre sabio y crítico, que aquello era verter, tomándolo en sinificación de derramar y echar a perder. Esto advirtió bien Horacio, en su Arte poética, diciendo: *Nec verbum verbo curabis reddere fidus Interpres.*

**LIBRO.** Del nombre latino *liber*, vulgarmente llamamos libro qualquier volumen de hojas, o de papel o pergamino ligado en quadernos y cubierto. Díxose libro de la palabra latina *liber*, que vale corteza de árbol, o porque los antiguos escribían en estas cortezas, o porque de entre ellas y el árbol sacavan ciertas telas de que se servían para escribir, particularmente del árbol dicho papiro, cuyo nombre también nos ha quedado en el papel común. Hazer libro nuevo, rematar cuentas passadas. Dízese algunas vezes de la emienda de la vida. Aver estudiado en el libro de su aldea, no saber más que lo que en particular le han enseñado. Suelen decir: Dios os libre de hombre de un libro, porque si acierta ser bueno y es universal, cómo le lee muchas vezes, hazese capaz de sus sentencias y tienelo todo *in promptu*.

**ESCRIVIR.** Antiquísima invención devió ser la de las letras, y no hay duda sino que nuestro primer padre las enseñaría a sus hijos, sin embargo de que se atribuyan a los de Phenicia, y a otros. Escribir es formar las letras en alguna materia, y con diferentes instrumentos. Escrívese en las piedras con el cincel u otro estilo de hierro, y en los metales. [. . .] Escríviase en los ladrillos o tierra cocida, como se cuenta de las dos columnas que dexaron los hijos de Noé escritas, una de metal y otra de tierra cozida. Escríviase en las cortezas de los árboles, en las hojas de las palmas, en la tela del árbol papiro, de donde se comutó al que agora usamos. Escríviase en lienço bruñido, en pieles de animales, que llamamos pergaminos, y en otras materias diferentes, que sería impertinencia el detenernos a referirlas.

Escribir, algunas vezes sinifica fabricar obras y dexarlas escritas e impresas, de diferentes facultades; hanse dado tantos a escribir que ya no ay donde quepan los libros, ni dineros para comprarlos, ni ay cabeça que pueda comprender ni aun los títulos dellos. Verdad es que muchos no escriben sino trasladan, otros vierten y las más vezes pervierten. Házennos dexar las fuentes claras de las disciplinas, y vamos a

*translated by Gabriela Carrión*

**TRANSLATION.** This same work, and the translator, its author. If this is not done with grace and prudence, with full knowledge of both languages and translating some parts, not according to the letter but to the meaning, it would result in what a wise and grave man called spewing forth, meaning to spill and throw away. Horace warned us well of this danger in his *Art of Poetry*, saying: *Nec verbum verbo curabis reddere fidus Interpres.*

**BOOK.** From the Latin word *liber*, we commonly refer to a book as any bound and covered volume of pages, paper, or parchment. The word "book" is said to come from the Latin *liber* meaning a tree's bark, either because the ancients wrote on this bark or because they would extract a certain kind of fabric used for writing, particularly from a tree called papyrus, a name we have retained to refer to ordinary paper. To start a new chapter in a book means to settle past accounts. Upon occasion it refers to making amends in one's life. To have studied in the book of your village means not knowing more than the little you have been taught. Common usage: God forbid you should meet a man who is familiar with only one book, because if the book happens to be good and universal, and he has read it many times, he will know its lessons all too well and be able to recite them *in promptu*.

**WRITE.** Letters must be a very ancient invention, and there is no doubt that our first father taught them to his children, although their invention is attributed to the Phoenicians and others. To write consists of forming letters on some material with different instruments. A chisel or some other kind of iron object writes on rocks and on metals. [. . .] Writing used to be performed on bricks or terra cotta, as is told of the two columns on which Noah's sons wrote, one of metal and the other of terra cotta. Writing was performed on the bark of trees, on the leaves of palms, on the fabric of the papyrus tree that became what we use today. Writing used to be done on burnished linen, on animal skins that we call parchment and other various materials—it would be unnecessary to stop to mention them all.

To write sometimes means to fabricate works on different subjects and to leave them written and printed. So many have devoted themselves to writing that there is not enough room for books, nor money to buy them, and no one in their right mind can even understand their titles. The truth is that many do not write but rather translate,

bever sus aguas turbias de sus confusiones, haziéndose oscuros y escabrosos, por encubrir sus hurtos divierten los buenos ingenios, y no los dexan consistir en lo sólido y necesario, desentrañando la médula de texto en su facultad; que si se estudiase el solo, con luz de algunas glossas breves y ciertas, se sabría de rayz; y así todo es andar por las ramas, entretexiendo unas materias con otras, porque hablaste, como dizen de escopetas. Algunos de los que escriben neciamente quedan bien castigados, porque gastan su dinero en la impresión, y no se les gasta; otros tienen ventura, que escriben disparates y el vulgo los celebra y gustan dellos.

El escribir se debía enseñar juntamente con el leer a todos los muchachos, y forçar a los padres a que enviasen sus hijos al escuela, de los quatro hasta los siete años; aunque después huviessen de deprender oficios mecánicos, pues en la niñez no son de ningún servicio, antes dan pesadumbre en sus casas y en las agenas y en las calles y lugares públicos, y se hazen hogaçanes y toman malos siniestros. Para este fin avían de sustentar los maestros del publico, y consignarles tantos barrios, para que no pasasen de un maestro a otro allí, ultra de lo dicho, se les enseña la Doctrina Cristiana y habituarse a la quietud y al sosiego, y lo mesmo deberían hazer en las aldeas, a donde tienen más cuydado de criar los puercos que los hijos. Pues por la mañana les dan de comer, y el porquerizo de concejo los recoge todos, y los tiene en el campo, hasta la noche que no dan ruydo en el lugar; y como aquellos los matan quando están gordos, podrán tener vida con sus hijos, quando siendo hombres de razón puedan, no sólo labrar las tierras, sino tener su cuenta para saber lo que dan y lo que reciben, y no hazerla de cabeza, rayando en la pared, con que se pueden engañar, y los engañan. Diranme que esto se quede para los mercaderes, que tienen su libro de caja, del deve ha de aver, sea norabuena. Y para su propósito ay un proverbio, que dize: "Escribe antes que des, y recibe antes que escrivas". Escribir en el arena, escribir en el agua, escribir en la pared.

others spew forth, and most of the time, corrupt. They lead us away from the clear fountain of learning, leaving us to drink from the murky waters of their confusion, turning them dark and dangerous in order to cover up their thefts, distracting good minds by not allowing them to dwell on what is solid and necessary by untangling the central meaning of the text. For if they studied only the text, enlightened by a few true, brief commentaries, they would get to the root of matter; instead they beat around the bush, mixing up one subject with one another speaking like a shotgun. Some foolish writers are justly punished, because they spend their money on publication and their works are not sold; others are lucky because they write nonsense and the public praises and enjoys it.

Writing and reading should be taught together to all boys, and parents should be forced to send their children to school from the age of four to seven. Even if children were to later learn a technical vocation, during their childhood they are useless; they are burdensome at home, in other people's homes, as well as on the street and in public places, and they become lazy and take up sinister habits. For this reason, public teachers should be provided support by assigning them several neighborhoods, so that students do not switch from one teacher to another; moreover, they should be taught the Christian Doctrine and get used to silence and tranquility, and the same should be done in the countryside where they take better care of raising pigs than of children. In the morning the farmer from the hamlet feeds them and then gathers them all up, keeping them in the fields until nighttime when the pigs fall silent. And since these farmers kill pigs once they are fat, they could spend time with their children, so that once they become rational men, they will not only work the land, but also keep an account of what they give and receive, not by doing these accounts in their head or by scratching them on a wall, for they may deceive themselves or be deceived by others. Some will tell me that writing should be reserved for merchants who keep their register's books; the distance between the haves and the have-nots is a matter of luck. And a propos, there is a proverb that says, "Write before you give, and receive before you write." To write in sand, to write in water, to write on the wall.

**El antiguo siglo XX, from *Palmeras de la brisa rápida***  
by Juan Villoro

El mayista Eric S. Thompson termina uno de los capítulos de su célebre *Historia y religión de los mayas* con la sorprendente afirmación de que un hombre maduro debe repudiar las pizzas, los pantalones vaqueros y la música de los Beatles. Para reflexionar al respecto, ningún sitio me pareció mejor que una pizzería de los portales. Sir Thompson pertenecía a la generación de arqueólogos que exploraban ruinas ataviados con corbatas de pajarita y pantalones *knicker-bockers*. Descubrir las fuentes del Nilo o la ciudad de Pérgamo también era un asunto de buenas maneras; se arriesgaba la vida para poder contar la aventura en el salón de cierta dama londinense con la elegante falsa modestia de quien refiere una bagatela. Thompson vivió entre dos épocas y le costó trabajo aceptar que los códices que antes sólo frecuentaban las Sociedades de Epigrafistas ahora fueran admirados con esotérica devoción por los fans de los Beatles.

Después de descubrir con delectación los rituales mayas, Thompson se apartaba de sus manuscritos para encontrar un mundo oloroso a comida instantánea. No es difícil entender que su nariz se arrugara ante tantos gustos inmotivados. Los mayas sólo hacían cosas “significantes”. El ayuno implicaba pintarse de negro, la penitencia, ponerse en fila y pasar un mecate por agujeros practicados en los penes; la iniciación chamánica, fumar un cigarrillo sin que éste se consumiera. En una religión con siete cielos y cinco infiernos el sistema de castigos y recompensas era intrincadísimo; para tener un balance tolerable había que observar un sinfín de rituales.

El siglo XX ha inventado los símbolos vacíos. ¿Puede alguien estar, al mismo tiempo, esperanzado en la caída de la Babilonia blanca, el retorno del Maitreya Buda, la capacidad de gestión espiritual de los clavos de Cristo y la llegada de las lluvias a Yucatán? A juzgar por los amuletos del turista de la mesa de al lado todo era compatible. Unas quince civilizaciones se habían convertido en “adornos” de su cuerpo. Mientras llegaba la pizza me entretuve viendo los talismanes. ¿Podrá el arqueólogo del futuro encontrar el sentido de tantos símbolos vacuos? ¿Pensará que se trataba de un sacerdote sincrético, de un general multicondecorado? En aquella tarde de fin de siglo, quienes nos limitábamos a morder rebanada de pizza parecíamos celebrar una austera ceremonia.

**The Ancient Twentieth Century, from *Palms in the Quick Breeze***  
translated by Cassandra Braun

The Mayanist Eric S. Thompson finished one of the chapters of his celebrated *Maya History and Religion* with the surprising affirmation that a mature man should hate pizza, jeans, and the Beatles. No place seemed to be better suited for me to reflect on that notion than a pizzeria under archways. Sir Thompson belonged to the generation of archaeologists who explored ruins dressed in bowties and knickerbockers. Discovering the Nile or the city of Pergamon was also a matter of manners; he risked his life to be able to tell the adventure in a salon of some Londoner lady with the elegant, false modesty of someone referring to a knickknack. Thompson lived between two eras and it was hard for him to accept that the codices, which previously had only been frequented by the Societies of Epigraphers, were now admired with esoteric devotion by the Beatles' fans.

After delightfully describing Maya rituals, Thompson set aside his manuscripts to find a world smelling of instant food. It isn't hard to understand why his nose wrinkled before so many lazy tastes. The Maya only did “significant” things. Fasting for a Maya man meant being painted black, penance, getting in line and passing a rope through the holes that had just been pierced through his penis; the shamanic initiation meant smoking a cigar without it consuming itself. In a religion with six heavens and five hells, the system of punishments and rewards was extremely intricate; to achieve a tolerable balance they had to observe never-ending rituals.

The twentieth century had invented empty symbols. Could someone, at the same time, be hopeful for the fall of white Babylonia, the return of the Maitreya Buddha, the capacity for spiritual management by Christ's nails, and the arrival of the rains in Yucatán? Judging by the touristic amulets at the table beside mine, everything was compatible. Some fifteen civilizations had converted into “adornments” on their body. While waiting for the pizza to arrive, I entertained myself by looking at the talismans. Could a future archeologist find meaning in so many empty symbols? Will he think that it has to do with a syncretic priest or a highly decorated general? On that afternoon at the end of the century, those of us who limit ourselves to eating slices of pizza seem to celebrate an austere ceremony.



### Poema XIII (He ido marcando)

by Pablo Neruda

He ido marcando con cruces de fuego  
el atlas blanco de tu cuerpo.  
Mi boca era una araña que cruzaba escondiéndose.  
En ti, detrás de ti, temerosa, sedienta.

Historias que contarte a la orilla del crepúsculo,  
muñeca triste y dulce, para que no estuvieras triste.  
Un cisne, un árbol, algo lejano y alegre.  
El tiempo de las uvas, el tiempo maduro y frutal.

Yo que viví en un puerto desde donde te amaba.  
La soledad cruzada de sueño y de silencio.  
Acorralado entre el mar y la tristeza.  
Callado, delirante, entre dos gondoleros inmóviles.

Entre los labios y la voz, algo se va muriendo.  
Algo con alas de pájaro, algo de angustia y de olvido.  
Así como las redes no retienen el agua.  
Muñeca mía, apenas quedan gotas temblando.  
Sin embargo algo canta entre estas palabras fugaces.  
Algo canta, algo sube hasta mi ávida boca.  
Oh poder celebrarte con todas las palabras de alegría.

Cantar, arder, huir, como un campanario en las manos de un loco.  
Triste ternura mía, qué te haces de repente?  
Cuando he llegado al vértice más atrevido y frío  
mi corazón se cierra como una flor nocturna.

### Poem XIII (I have gone out marking)

translated by Alexander Degus

I have gone out marking, with crosses of flames,  
the pale atlas of your flesh.  
My mouth was an arachnid crossing, trying to hide.  
In you, behind you, thirsty and timorous.

Stories to spin on the shore of dusk,  
sweet and somber darling, to keep you from sadness.  
A swan, a tree, something far away and happy.  
The season of grapes, the ripe and fruitful season.

I who lived in a port from which I loved you.  
The solitude cut with dream and silence.  
Cornered between the sea and sadness.  
Soundless, delirious, between two motionless gondoliers.

Between the lips and the voice something goes off, dying.  
Something with the wings of a bird, something of anguish and oblivion.  
The way nets won't hold water.  
My darling, only a few drops stay quivering.  
Still, something sings between these fugitive words.  
Something sings, something rises to my rabid mouth.  
Oh to celebrate you with all the words of joy.

To sing, to burn, to flee, like a bell tower held by a lunatic.  
My weary, tender one, what strikes you so suddenly?  
When I have arrived at the most bold and frosted vertex  
my heart folds like a nocturnal flower.

## Oda a mis lentes de contacto

by Anna Janiszewski

¿De qué transparente pez abisal  
fueron arrancadas  
tales escamas?  
¿De dónde vienen  
estas perlas  
delicadas  
cerradas aún  
en sus conchas de ostra?  
¿Quién me ha llevado  
estos regalos  
de las profundidades ciegas del mar  
para que  
yo pueda ver?

¿Quién  
es ese jardinero  
del cielo  
que me cosecha  
lonja por lonja  
la luna  
y sabe hacerla crecer otra vez  
y otra vez  
y otra vez?  
¿Por qué me sacrifica  
a mí  
su premiada luz?

¿De qué tipo de flor  
han sido despojados  
pétalos así?  
¿Quién los ha conservado  
en este néctar precioso  
para que me lleguen  
potentes  
para que puedan

abrirse  
mis propios ojos?

He visto  
diagramas  
que explican  
cómo funciona la lente:  
rayos trazados de un árbol  
pasan por la lente  
convergiendo en la retina.

Y así es—

Estos pequeños milagros  
que tan suavemente  
abrasan mis ojos  
echan su red  
y con fuerza  
insondable  
me traen el mundo.

## CX Desvelo

*by Juan Ramón Jiménez*

Amor, no me acompañas; me amedrenta  
el cercano secreto  
de tu sueño encendido y dilatado  
a mi lado, en la sombra.  
Sí; a veces veo luz de espadas en el cielo  
de tu soñar,  
como en una tormenta de desvelo, y me oigo  
gritar en él, desde mi susto,  
mientras tú te sonríes, preparando  
mi muerte en lo lejano de tu sueño.  
Sí, sí; me coges en el círculo  
de tu soñar, y no lo sé . . .  
Y aunque te tengo y eres toda mía,  
con tu soñar en tí, y pudiera  
matar, amor, tu sueño en tí, lo mismo  
que a un veneno en su flor, le tengo miedo  
a tu sueño, ¡amor, sí, te tengo miedo!

## CX Insomnia

*translated by Noah Levine*

Love, you are not with me, I'm frightened  
by the nearby secrets  
in your long, flushed sleep  
at my side, in shadows.  
Yes; at times I see light daggers in the heavens  
of your dreaming,  
as if in sleepless torment, and I hear myself  
cry in it, from fright,  
while you smile and prepare  
my death in the distance of your sleep.  
Yes, yes, you catch me in the circle  
of your dream, and I don't know it . . .  
And although I have you and you are mine,  
with your dreams in you, and I could butcher  
your sleep in you, my love, like  
poison in a flower bud,  
I'm afraid of your sleep, yes, I'm afraid of you.

## Alto Jornal

by *Claudio Rodríguez*

Dichoso el que un buen día sale humilde  
y se va por la calle, como tantos  
días más de su vida, y no lo espera  
y, de pronto, ¿qué es esto?, mira a lo alto  
y ve, pone el oído al mundo y oye,  
anda, y siente subirle entre los pasos  
el amor de la tierra, y sigue, y abre  
su taller verdadero, y en sus manos  
brilla limpio su oficio, y nos lo entrega  
de corazón porque ama, y va al trabajo  
temblando como un niño que comulga  
mas sin caber en el pellejo, y cuando  
se ha dado cuenta al fin de lo sencillo  
que ha sido todo, ya el jornal ganado,  
vuelve a su casa alegre y siente que alguien  
empuña su aldabón, y no es en vano.

## A Good Day's Wage

translated by *Nicholas Hippensteel*

Lucky is the man who one day leaves home  
humbly and walks down the street, just like so many  
other days of his life, and suddenly,  
to his surprise—what's this?—looks upward  
and sees, puts his ear to the world and hears,  
walks, and feels the love of the earth rising in him,  
between his steps, as he moves onward,  
and opens up his true workshop, and his trade  
shines spotless in his hands, and he presents it to us  
honestly because he loves, and goes to work  
trembling like a child who takes communion  
but refuses wine, and when he has realized  
how simple everything is, the day's wage earned,  
he returns to his house happy and senses someone  
at his door, the day not having been in vain.

